

« MAIS QU'EST-CE QU'ON VA DEVENIR ??? »

*« Je laisserai chez toi un peuple pauvre et petit ;
il prendra pour abri le nom du Seigneur » (So 3, 12)*

I**« Qui suis-je ? »**

Le titre donné à cette journée de récollection ne doit pas vous sembler totalement étranger ! En tant que retraités, nous faisons l'expérience que nous ne sommes plus tout à fait ce que nous étions en bien des domaines, ceux de nos vies personnelles, sociales ou ecclésiales.. Si, dans la vie active, nous pouvions encore bien naturellement nous projeter en avant à tous ces niveaux, dans un avenir toujours vu comme meilleur et dans un possible « toujours plus » qui a été une des caractéristiques de notre génération, aujourd'hui il nous est si facile de constater plutôt les soustractions de nos emplois du temps et de nos forces ! Quand il nous arrive d'aller à la rencontre de quelqu'un de notre âge bien « diminué » (le mot dit bien ce qu'il veut dire !), ce n'est pas qu'à lui que nous pensons, mais aussi à nous, quand il nous dit « Tu vois ce qu'on devient ! ». Et cette interrogation ne s'atténue pas avec l'âge, dans le monde des retraités : « Mais qu'est-ce que je suis devenu(e) ? Mais qu'est-ce que je deviens ? Mais qu'est-ce que je vais devenir ? ».

Et si encore notre monde pouvait nous enraciner dans une sécurité envisageable ! Même pas, bien au contraire. Les abstentionnistes des présidentielles ou les votes extrêmes traduisent finalement la peur de l'avenir et surtout la cause de cette peur, la méfiance vis-à-vis de toute « autorité » extérieure à soi. Les politiques comme les syndicats, les savants comme les médecins, les forces de l'ordre comme les instances de justice sans parler du patronat ou des médias, sont sujets d'abord de suspicion... Même nos villages ne sont pas exempts d'évolutions qui nous déséquilibrent. « Autrefois la vie de villages donnait lieu encore bien naturellement à des moments d'entraide (ex. quand une vache faisait le veau, les voisins allaient aider). Aujourd'hui, ça a bien changé. Les jeunes qui vont travailler et ne rentrent que le soir ne nous rencontrent pas, et réciproquement, d'où beaucoup d'indifférence entre deux mondes qui vivent à part, les uns à 100 à l'heure et nous beaucoup plus sur place ! » (CR équipe MCR Clairvaux du 10 février 2022. Qu'est-ce que nos lieux de vie sont devenus ? Qu'est-ce qu'ils deviennent ? Qu'est-ce qu'ils vont devenir ? dans un monde où chacun se replie sur soi, construit sa vie uniquement à partir de soi, de ses ressentis, de ses analyses (enflés par les réseaux sociaux qui ne permettent finalement de rencontrer, et souvent dans l'anonymat, que ceux qui pensent pareil !) ?

Cette question sur notre avenir personnel est tellement présente aussi dans notre vie en Eglise. Dans le dernier bulletin du MCR de mars (p. 5), il y avait cette réflexion issue d'une rencontre d'équipe jurassienne : « *Il y a le désert dans nos paroisses, mais est-ce que ça manque aux gens ? Inquiétude de la plupart d'entre nous en constatant qu'il n'y a pas de demande spirituelle chez nos jeunes. On ne peut pas construire à leur place. Comment les rejoindre ?* ». Ce n'est pas un scoop de reconnaître que nos églises sont loin d'être aussi pleines qu'il y a 50 ans et même qu'il y a 5 ans. La pandémie n'a rien arrangé ni pour les

anciens ni pour les enfants... et quand une habitude comme celle de venir à la messe le dimanche est perdue, est-il possible de la retrouver ? Il est inutile de rappeler combien aussi les révélations sur les abus sexuels ou sur les emprises spirituelles d'une partie du clergé ont décrédibilisé un peu plus l'image de marque de l'Eglise. Pour une grande majorité de nos contemporains, le langage religieux est une langue morte qu'ils ne savent pas plus déchiffrer que des hiéroglyphes égyptiens : Les paraboles, pour eux, servent uniquement à capter les émissions de télé et les grands messes vont se jouer en novembre au Qatar lors de la coupe du monde de foot. Parler de Dieu, c'est de l'hébreu. Avoir connu l'Eglise dans les villages de notre enfance et voir ce qu'on voit (ou plutôt ce qui ne se voit plus !), fait jaillir automatiquement la question « mais qu'est-ce que l'Eglise est devenue, qu'est-ce qu'elle devient, qu'est-ce qu'elle va devenir ? ». Ne reste-t-il aux chrétiens que l'espoir de pouvoir être placés un jour eux aussi au zoo de Vincennes dans le quartier des espèces protégées parce qu'en voie de disparition ?

Oui, finalement : « Qu'est-ce qu'on va devenir ? ». Il nous faut bien aborder cette question car il s'agit de la question de notre identité. Il s'agit bien de remettre un contenu à ce pronom « on » qui est dans la question « qu'est-ce qu'ON va devenir ? ». Poser ainsi la question, avec comme sujet un pronom indéfini neutre est paradoxal. Les linguistes nous disent que ce « on » vient du latin « homo », l'être humain, mais quand l'être humain en est réduit à devenir un « pronom indéfini neutre », y a-t-il encore quelque chose d'humain qui soit exprimé ? Les situations de maladie, de désertification de la vie sociale ou ecclésiale ne laisseraient-elles pas percevoir un « grand remplacement » avec pour nous, comme seule issue, la nécessité de se barricader sur ce qu'il est encore possible de sauver du passé. Quand, dans l'évolution de la vie, « on en perd son latin », il n'est pas étonnant de voir se réinventer des « sanctus » et des « agnus » pour se redonner un petit air d'autrefois ! De telles réponses illusionnent très vite à moyen terme. Très très vite, la question revient : « Mais qu'est-ce qu'on va devenir ? ».

Aujourd'hui je nous propose de décortiquer cette question non pas pour lui donner une réponse mais pour éclairer un peu le chemin d'une espérance possible à travers cette question elle-même. Dans un premier temps, nous regarderons notre « devenir » sous son aspect personnel. Dans un deuxième temps, nous le regarderons dans son aspect ecclésial...

1) « Mais qu'est-ce qu'on va devenir ? » une question spirituelle...

« Mais qu'est-ce qu'on va devenir ? » est en fait une question éminemment spirituelle. Elle touche notre état d'esprit. Il ne faut surtout pas la mépriser ! Elle ne cesse d'ailleurs de courir au travers de la Bible. Quand les yeux d'Adam et Eve se sont ouverts après avoir mangé le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, *ils surent qu'ils étaient nus* et tentèrent précisément de retrouver une identité et de redevenir quelqu'un *en se faisant des pagnes avec des feuilles de figuier*, tout en se cachant de Dieu dans le jardin (Gn 3, 7-8). Quand Caïn tue Abel, il prend peur pour son devenir et dit à Dieu « *Ma faute est trop lourde à porter. Si tu me chasses aujourd'hui, je serai errant et vagabond sur la terre et quiconque me trouvera me tuera* » (Gn 4, 13-14). Quand au buisson ardent Dieu demande à Moïse, terroriste exilé en plein désert, d'aller vers Pharaon, sa réponse est une question d'identité : *Qui suis-je pour aller vers le Pharaon et faire sortir d'Egypte les fils d'Israël ?* (Ex 3, 11). Combien de fois au cours de l'Exode, Moïse et Aaron n'entendent-ils pas le peuple de Dieu s'affoler sur ce qu'il devient en disant « *Ah si nous étions morts de la main du Seigneur au pays d'Egypte, quand nous étions assis près du chaudron de viande, quand nous mangions du pain à satiété ! Vous nous avez fait sortir dans ce désert pour laisser mourir de faim toute cette assemblée !* » (Ex 16, 3). Les prophètes sont eux aussi pleins de ces cris, surtout à l'époque de la destruction de Jérusalem et de l'Exil à Babylone : « *Nous attendions la paix, et rien de bon ! le temps du remède, et voici l'épouvante ! On entend le souffle des chevaux... Ils arrivent, ils dévorent le pays et ce qu'il contient, la ville et ses habitants... Pas de remède pour mon chagrin, mon cœur gémit sur moi !... Qui changera ma tête en source d'eau et mes yeux en fontaine de*

*larmes, pour que je pleure, jour et nuit, les victimes de mon peuple ? » (Jr 8, 15... 23). Nous avons prié ce matin la prière d'Azarias dans la fournaise, à la même époque (Dn 3, 25... 45). Jésus lui-même sur la croix est mort, en Matthieu et Marc, avec comme dernières paroles le début du psaume 21 : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? Le salut est loin de moi, loin des mots que je rugis.... Moi, je suis un ver, pas un homme, raillé par les gens, rejeté par le peuple. Tous ceux qui me voient me bafouent, ils ricanent et hochent la tête... Je suis comme l'eau qui se répand, tous mes membres se disloquent. Mon coeur est comme la cire, il fond au milieu de mes entrailles.* (Ps 21, 1-15). La Bible fait tellement écho à ces questions perpétuelles d'identité : Qui suis-je ? Qui sommes-nous ? « Qu'allons-nous devenir ? ».*

Et en même temps la Bible est pleine de la révélation du nom de Dieu qui est justement un nom identitaire. Rappelons-nous Moïse au buisson ardent (Ex 3, 11-14) et sa réaction quand Dieu l'envoie pour faire sortir son peuple d'Égypte. « *Moïse dit à Dieu : « Qui suis-je pour aller trouver Pharaon, et pour faire sortir d'Égypte les fils d'Israël ? ».... « Qui suis-je ? »* est bien une question d'identité. La réponse de Dieu est une réponse d'identité : « *Je suis avec toi... »*. Pour répondre à la question de Moïse sur son identité, Dieu lui dit que « *Je suis* » est toujours avec lui : « *Je suis avec toi* ». Moïse a entendu, mais a-t-il compris ? Il demande immédiatement à Dieu de préciser son nom, la réponse est « *Je suis qui je suis. Tu parleras ainsi aux fils d'Israël : "Celui qui m'a envoyé vers vous, c'est : JE-SUIS".* ». Quand Moïse ne sait pas qui il est et qui il sera Dieu invite Moïse à entendre « JE SUIS... avec toi ! ». Quand nous ne savons pas trop ce que nous devenons, comme il est bon de se savoir accompagné, de pouvoir s'appuyer sur quelqu'un qui lui, sait qui il est. Tout enfant structure son identité en s'appuyant sur des parents qui savent dire « je » ! C'est notre prétention de chrétiens d'accepter de nous appuyer sur Quelqu'un d'autre de nous qui sait dire « Je » et qui nous donne ainsi de devenir à son image et pouvoir dire nous aussi « Moi je.. ». Pour la Bible, le « moi je » n'est pas haïssable. Il est divin... à condition de le vivre comme Dieu, c'est-à-dire en donnant aux autres de pouvoir dire eux aussi « Moi, je... » grâce à tous nos « *je suis avec toi... »*.

Quand un humain est touché dans sa dimension corporelle par la maladie, par le deuil, par un lourd inattendu et qu'il ne peut plus donner exactement à sa vie le sens qu'elle avait jusque là, quand il voit son échelle des valeurs totalement remise en question, quand ses relations sont modifiées, et évidemment quand son espérance de vie terrestre est remise en cause, les questions jaillissent inévitablement : je ne me reconnais plus... », « tu vois ce que je suis devenu.... ». « Je » ne « me » reconnais plus c'est dire : aujourd'hui « je » ne reconnais plus le « je » que j'étais... Il me faut faire le deuil de l'image que j'avais « avant ». C'est mon identité la plus intime qui est touchée, mon état d'esprit de fond. Et comme il est précieux de pouvoir dire ces paroles à quelqu'un qui est « avec » moi ! « Mais qu'est-ce qu'on va devenir ? » est une expression fondamentalement spirituel. Comme il est précieux alors de pouvoir entendre une parole venir à nous avec ces quatre mots : « *JE SUIS AVEC TOI !* »

Temps personnel de silence : Regard sur ma vie : Dans ma vie, quand ai-je eu une question semblable à celle de Moïse : « Qui suis-je... ? ». Qui m'a aidé, m'aide et m'aidera dans ma vie à dire « Je », à être pleinement moi-même ? Comment ? Qui ai-je aidé à dire « je » ?

2) « *Qui suis-je ? Aux dires des gens ? Pour vous ?* »

Il est un passage de l'Évangile tout-à-fait en consonance avec notre méditation d'aujourd'hui. C'est même un moment particulièrement central puisque dans les trois Évangiles synoptiques, il marque le moment où Jésus va commencer à annoncer sa mort et sa résurrection et à prendre le chemin de Jérusalem : Mt 16, 13-20 ; Mc 8, 27-30 et Lc 9, 18-21.

Jésus, arrivé dans la région de Césarée-de-Philippe, demandait à ses disciples : « Au dire des gens, qui est le Fils de l'homme ? » Ils répondirent : « Pour les uns, Jean le Baptiste ; pour d'autres, Élie ; pour d'autres encore, Jérémie ou l'un des prophètes. » Jésus leur demanda : « Et vous, que dites-vous ? Pour vous, qui suis-je ? » Alors Simon-Pierre prit la parole et dit : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ! » Prenant la parole à son tour, Jésus lui dit : « Heureux es-tu, Simon fils de Yonas : ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est aux cieux. Et moi, je te le déclare : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église ; et la puissance de la Mort ne l'emportera pas sur elle. Je te donnerai les clés du royaume des Cieux : tout ce que tu auras lié sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu auras délié sur la terre sera délié dans les cieux. » Alors, il ordonna aux disciples de ne dire à personne que c'était lui le Christ. À partir de ce moment, Jésus commença à montrer à ses disciples qu'il lui fallait partir pour Jérusalem, souffrir beaucoup de la part des anciens, des grands prêtres et des scribes, être tué, et le troisième jour ressusciter. (Mt 16, 13-20)

Quand les prédicateurs méditent ce texte d'Évangile, ils nous invitent toujours rapidement à répondre nous-mêmes à la question de Jésus. Mais avant de répondre à la question, l'avons-nous entendue comme une question importante pour Jésus lui-même, comme une question spirituelle pour lui ? Jésus a-t-il vraiment de ne faire à ce moment-là qu'un sondage d'opinion pour satisfaire sa curiosité ? A-t-il juste le désir de tester ses apôtres pour vérifier qu'ils ont bien appris leur catéchisme ? Et si Jésus se posait en vérité pour lui-même ces questions qui sont aussi les nôtres ! Dans l'Évangile de Matthieu, l'épisode se situe à un moment particulier de la vie de Jésus. Il n'est plus à Nazareth, à Capharnaüm, sur le lac de Tibériade ou dans quelques lieux qu'il fréquente habituellement. Il est dans cette région de Césarée de Philippe, nouvelle cité païenne au nom bien romain, construite quelques 20 à 30 ans plus tôt par Philippe, le tétrarque du pays d'Iturée et de Trachonitide. Il quitte le monde des synagogues pour partir en terre inconnue. Les changements de vie perturbent toujours. Tant que nous sommes chez nous, dans un environnement habituel, avec des relations naturelles, nous ne nous posons pas trop de questions sans fin. Mais le jour où il faut quitter tout cela pour partir en territoire inconnu, le jour où disparaissent les points de repère qui étaient jusque là ceux auxquels nous accrochions nos vies, voilà que surgissent, et de manière fort inattendue souvent, certaines questions de fond que nous nous posons à nous-mêmes et que nous acceptons de ne livrer qu'à de vrais amis... des questions du genre : *Mais au fait qui suis-je ? Qu'est-ce que les autres pensent de moi ? Et vous, mes amis, je suis qui pour vous ?* De plus, pour Jésus, ces "qui suis-je" jaillissent à la fois après l'épisode appelé généralement la multiplication des pains et à la fois au milieu des signes précurseurs de la passion que Jésus va annoncer immédiatement après ! Le succès comme la perspective de la souffrance et de la mort déboussolent nos identités. (« Parmi les causes de difficultés dans la vie des prêtres, il y a soit la dureté et l'échec pastoral, soit l'excessive réussite. L'un et l'autre créent des failles intérieures non travaillées ou soignées. Comment traiter ces échecs et/ou réussites fulgurantes en [sép]pastorale ? » Question du groupe de travail des évêques de France sur la santé des prêtres. 5 avril 2022).

Tout homme est ainsi fait qu'il ne peut se connaître vraiment qu'en demandant aux autres de le lui révéler... surtout quand la vie se trouve ainsi toute chamboulée ! Déjà enfant nous avons besoin de nous identifier à d'autres que nous. Un enfant n'envisage son identité future qu'en s'identifiant à un autre, son papa, sa maman, Goldorak, Mbappé... Pour savoir qui je suis, j'ai besoin d'entendre les autres... et j'ai besoin de les entendre tout au long de ma vie, sinon, je risque d'en rester à l'étiquette qui me sera donné à un moment et qui bloquera mon évolution. Si dans mon enfance je n'ai cessé d'entendre dire que j'étais nul, je fixerai mon identité dans cette vision de nullité de moi-même qui peut m'anéantir la vie ! Si dans mon parcours au contraire on m'a toujours admiré, glorifié, encensé, je vais fixer mon identité dans cette toute puissance qui peut causer tant de dégâts aux autres. Il ne faut pas rester collé à l'étiquette qu'on vous colle, mais en même temps pour se connaître et savoir « ce qu'on devient », il faut « aller vers les autres » et y aller sans cesse ! C'est ce que fait Jésus ici !

Bien sûr, les réponses de la foule rapportées par les apôtres sont aussi des approches comparatives et indicatives. Si Jésus est un “Jean-Baptiste”, un “Elie”, un « Jérémie » ou un “prophète”, il n’est déjà pas un “Caïphe”, un “pharisien” ou un “grand prêtre”. L’avis des gens sur Jésus n’est pas si erroné que ça. Jésus est situé ainsi dans la suite de toute une histoire sainte. Comparer Jésus à Jean-Baptiste, à Elie, à un prophète ressuscité, c’est déjà quelque chose. C’est une sacrée image de marque, mais ça ne répond pas vraiment à la question. De telles identifications enferment dans des visages du passé. Etre comparé à quelqu’un d’autrefois peut être flatteur, mais ce n’est pas ainsi que je suis reconnu pour ce que je suis... « T’es bien comme ta mère ! T’es bien comme ton père ! » sont des réflexions en général pas forcément très flatteuses !

D’où la nouvelle question adressée cette fois au cercle des proches : *Pour vous, qui suis-je ?* La foule perçoit Jésus de temps en temps. Les disciples marchent avec lui au quotidien. Eux « sont avec » Jésus. Qui est-il donc pour eux dans l’amitié et le lien qui les unit ? Qu’est-ce que ça a dû lui faire du bien, à Jésus, de pouvoir leur poser la question aussi directement et simplement... et d’avoir une réponse à travers une phrase toute simple : “*Tu es le Christ*”, c’est-à-dire finalement : “Je ne sais pas trop qui tu es,, mais tu es celui que j’attends, que nous attendons”. Comme tout juif, Pierre savait que le Christ, le Messie viendrait. Il l’attendait, mais sans savoir quel serait son visage. Alors dire “*Tu es le Christ*”, c’est ne pas donner une définition faite de connaissances déjà toutes faites comme les personnalités de l’ancien testament. Dire *Tu es le Christ* c’est aller vers une connaissance à faire. C’est tout le contraire d’une définition à partir du passé. C’est le désir d’une rencontre espérée, à venir, et qui va enfin pouvoir se faire... “Tu es celui que je ne connais pas mais que j’attends, quelqu’un qui va m’apporter du nouveau dans la vie”...

Quelle réponse extraordinaire d’espérance ! Imaginons qu’un jour ce soit notre réponse vis-à-vis d’un malade ou d’une personne dans le deuil nous exprimant d’une manière ou d’une autre « mais qu’est-ce que je deviens ? ». Imaginons que, d’une manière ou d’une autre aussi, notre réponse soit du style : “Je ne sais pas... mais tu es quelqu’un que j’attends et qui es déjà là... Viens ! Tu es celui, tu es celle qui es espéré(e) par moi, par tes enfants, par Dieu...» Imaginons que ce soit notre réponse aussi devant tel événement nouveau, devant l’évolution de nos vies, de nos familles, de notre paroisse : “Ce qui arrive finalement je ne connais pas parce que c’est nouveau... mais je l’accueille, parce que précisément j’attends du neuf de lui, avec lui, en lui...”. Et quand soi-même, on ne sait plus trop où on en est... qui on est, gardons les oreilles bien ouvertes. Il y aura toujours quelqu’un qui viendra nous redire “tu es celui que j’attends...”. Dans le regard que nous avons porté sur notre vie n’est-ce-pas l’espérance mise en nous par d’autres qui nous ont fait ce que nous sommes déjà ?

Temps personnel de silence : Regard sur ma vie :

- Qui m’a dit « j’espère en toi ? »
 - Qui autour de moi a besoin d’entendre cette parole ?
 - Et si Dieu avait besoin aussi d’entendre cette parole venant de moi ?
-

3) *Tu es celui que j’attends > Sois solide...*

Comme c’est divin quand même un fils de Dieu qui a besoin des hommes pour savoir qui il est lui-même et qui attend de nous cette parole de Pierre : “*Tu es le Christ*” ! Comme c’est divin aussi ce Dieu qui nous laisse du coup la possibilité de lui retourner la question : “Mais au fait, à tes yeux de Dieu, qui suis-je ?” Peut-être que lui aussi nous dira : “Tu es celui que je ne connais pas... mais que j’attends... comme un Père sait bien dire « tu es mon Fils »... continue de grandir... et aujourd’hui, à ma table, viens... Je t’attends.. Viens ! ». En fait Jésus reçoit son identité de Pierre... et Pierre va recevoir la sienne de Jésus. « Tu es le Messie », dit Pierre. Et Jésus lui répond : « eh bien toi, tu es Pierre, autrement dit « Sois solide » et sur cette solidité, je bâtirai mon Eglise ». C’est la force de la foi : Si nous avons un tout petit peu de foi

pour dire à Jésus, oui, « Jésus, tu es celui que j'attends », nous avons déjà fait l'expérience de cette impression de devenir nous-mêmes plus solidement ! C'est toujours impressionnant d'entendre quelqu'un nous dire ce qui a été dit à Moïse envoyé en mission ou Pierre appelé à construire l'Eglise : « Sois solide : je crois en toi ! Je suis avec toi ». Qu'est-ce qu'un baptême sinon justement ce moment où symboliquement (et donc réellement !), Dieu nous dit en nous appelant par notre prénom : « Tu es quelqu'un pour moi.. Si tu savais ! Avec toi je bâtirai mon Eglise... avec toi tel que tu es.. Oui tu as la tête dure, je sais.. mais sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise.. oui tu as ta vie avec ses ratés et ses blessures... sur ces ratés et sur ses blessures, je bâtirai mon Eglise... Je te fais confiance.. Viens avec moi ! »

Nous voyons d'ailleurs comment Jésus réagit par rapport à la réaction de Pierre. Ni bravo, ni bon-point mais juste une petite remarque pour dire à Pierre que l'étiquette qu'il vient de donner à Jésus, il faut qu'il sache qu'elle n'est valable que si elle est dans le sens de Dieu le Père, et non dans le sens que peuvent leur attribuer les hommes *de chair et de sang*. D'où l'interdiction faite aux disciples de parler ainsi de lui à tout le monde, mais au contraire de se mettre en route derrière lui pour aller à Jérusalem. C'est comme si Jésus disait : « Si vous voulez savoir qui je suis, ce que veut dire « être Christ », allez, accompagnez-moi. Laissez moi passer devant, de passer avant vos idées, avant vos habitudes, avant vos réflexes même pieux, avant vos rêves... Laissez-moi passer devant, que je vous ouvre la route .. Acceptez aussi le lien entre le mot « Messie » et les mots « souffrances », « mort », « résurrection »... »

« Mais qu'est-ce qu'on va devenir ? ». Ne répondons pas nous-mêmes, seuls, à cette question, mais continuons de nous la poser sans cesse. C'est une question spirituelle. C'est une question chrétienne puisque Jésus, le Christ, la pose à ses disciples en se la posant à lui-même... Mais posons-nous cette question comme Pierre (aidé par le Père des cieux) l'entend, non une question pour fixer la vision de l'identité que j'ai aujourd'hui de moi-même ou de celle que je donne aux autres, mais l'identité que me donne justement le « devenir » que je ne connais pas, mais dont je sais qu'il n'est pas un trou noir puisque quelqu'un nous y précède, puisque Jésus y est déjà entré devant nous pour que nous n'y soyons pas seuls.... Et nous ne sommes pas n'importe qui aux yeux de Jésus. C'est lui qui nous donne notre identité et qui, comme à Pierre, nous confie les clés de cet avenir, les clés de sa maison. Personne ne confie à n'importe qui les clés de sa maison ! Hommes de chair et de sang, nous sommes capables d'être aussi des hommes de foi et des hommes crédibles ! Ce n'est pas la chair et le sang qui nous révèle cela, mais Dieu-Père. La confiance, pour construire sa vie, c'est du solide. Ça, c'est du roc ! C'est là-dessus qu'on peut construire : « *Tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai...* ». Sans le roc de la confiance, rien de durable ne peut se construire sur la terre. Si la méfiance, les ragots, les rumeurs prennent le pas sur l'a priori de confiance, il n'est pas possible de construire quelque chose.

Il en va ainsi de chacune de nos relations humaines (amour conjugal, parental, amical, relations paroissiales, communales, etc...). Aimer, c'est bien sûr dire à l'autre « Tu es mon amour.. Tu es mon chéri... ma chérie.. tu es mon ami(e).. tu es quelqu'un pour moi... », mais aussi « Tu es quelqu'un à découvrir »... « tu es quelqu'un qui me perturbera parce que tu ne seras jamais comme je croyais que tu étais, mais je te fais confiance. Deviens ce que tu es »... C'est en tout cas ce que le Christ nous dit sans cesse. Il ne cesse, lui le Vivant, de nous dire que notre vie est devant. Certes nous ne pouvons la percevoir pleinement, pas plus qu'une chenille ne peut percevoir sa vie de papillon, un œuf sa vie de coq de basse cour ni un fœtus sa vie d'adulte, mais la foi chrétienne nous offre cette espérance : Déjà « Nous sommes le Corps du Christ ... »... alors « Je crois à la vie éternelle »...

Pour l'instant l'essentiel sera de marcher ensemble (de « synoder » !), d'être « *compagnons de route* » entre nous et avec Dieu, de nous *écouter* et de L'écouter, de nous donner mutuellement la parole et de Lui laisser le temps de *prendre la parole*, de célébrer cette unité

qui vient de lui (cf les 4 premières pistes de la démarche synodale romaine pour préparer le Synode de 2023) ! Qu'est-ce qu'on va devenir ? Ce qu'Il est devenu, Lui !

*« Je (te) laisserai pauvre et petit ;
TU prendras pour abri le nom du Seigneur » (d'après Sophonie 3, 12).*

Temps à 2 ou 3 :

- Se dire chacun une ou deux idées qui ont fait tilt parce qu'importantes. Pourquoi ?
 - Comment les équipes MCR nous aident à être nous-mêmes ?
 - Comment l'Eglise peut aider les hommes d'aujourd'hui à exister !
-

« **MAIS QU'EST-CE QU'ON VA DEVENIR ???** »

« *Je laisserai chez toi un peuple pauvre et petit ;
il prendra pour abri le nom du Seigneur* » (So 3, 12)

II

« *Sois sans crainte, petit troupeau.... !* » (Lc 12, 32)

Après avoir médité les « Qui suis-je en train de devenir ? » en lien avec les « Qui suis-je ? » de Jésus à ses disciples, tentons maintenant de nous poser la question au niveau de notre vie en Eglise ? Nous avons assez d'années derrière nous pour comparer ce que nous avons vu à ce niveau, dans notre enfance, et ce que nous constatons aujourd'hui. Il nous faut être réalistes : Quand nous étions enfants, tout le monde (ou presque) dans nos villages ou dans la plupart de nos familles allait à la messe, au moins à la Toussaint, à Noël ou à Pâques. Aujourd'hui ? Aucun de mes 11 neveux ou nièces n'a participé à un office de la semaine sainte, pas même le jour de Pâques. Il y a déjà bien longtemps que les médias et les études sociologiques ne cessent d'affirmer non seulement le déclin numérique des chrétiens, mais aussi le décalage culturel entre les « progressistes » du monde et les « cathos » qui restent visibles surtout à travers soutanes, « manif' pour tous » et votes extrêmes-droites. Cette image de marque médiatique nous fait mal à nous qui sommes ni dans « la crispation identitaire, le raidissement communautaire, et la stratégie contre-culturelle » ni non plus dans « l'acceptation impuissante de l'effacement du christianisme » (Robert Scholtus, Danser en plein séisme, Lesius 2021, p. 75). Faut-il regarder l'Eglise comme on regarde une friche industrielle dans un quartier périphérique abandonnée ? Pourtant les friches sont encore bien des lieux extraordinaires de possibilité de biodiversité !

Cela nous perturbe. Certes il y a quelques années, on pouvait encore se dire que peut-être ce n'était qu'un mauvais moment à passer, et qu'en attendant, en allant chercher des prêtres en Afrique, en ressortant les chasubles et les chapes des sacristies, en revenant au latin pour créer des climats étranges et mystérieux plein d'encens et de genoux fléchis, on arriverait bien à restaurer la chrétienté et vaincre la sécularisation grimpante de notre société. On peut éventuellement encore se dire qu'en se repliant sur soi pour retrouver son identité, qu'en faisant plutôt du management et du marketing que de théologie inspirée de Vatican II, tout finira par aller pour le mieux.... Mais les séminaires continuent de se fermer, les EAP peinent à se renouveler, etc... etc... etc...

Il est vrai aussi (ce qui n'est pas faux !) que tous les habitants de nos villages qui remplissaient hier les églises n'étaient pas forcément des gens dont la présence à l'Eglise était motivée par la mort et la résurrection du Christ ! Nous constatons aussi par exemple qu'il y a 15 ans, ils étaient 2000 adultes à être baptisés lors de la veillée pascale. Cette année, ils étaient 4 278 ! Il arrive qu'au niveau de nos paroisses, tel financier m'envoie un petit mail pour me dire « la quête de Pâques d'hier a donné 350 €. C'est chouette ! ». Mais quand même notre Eglise n'est plus trop atteinte d'obésité et la maigreur de nos assemblées dominicales et du nombre d'enfants catéchisés nous donne une impression négative. Pourtant physiquement,

personnellement, perdre des kilos et garder la ligne, est plutôt un signe de bonne santé ! Mais ce que nous nous disons comme positif au niveau corporel, nous le voyons plutôt négativement au niveau « vie d'Eglise » ? Pourquoi ce ressenti différent ? Pourquoi pas une Eglise « comme j'aime ! »... en meilleure santé qu'avec des kilos superflus ?????!!... Mais beaucoup maigrir peut être aussi le signe d'une maladie grave. Alors ???

Une cure d'amaigrissement ? C'est justement ce que 700 ans avant Jésus, le prophète Isaïe annonçait à une Jérusalem toute florissante : *Ce jour-là, la gloire de Jacob faiblira, sa chair s'amaigrira. Ce sera comme à la moisson, quand le blé est ramassé, que les épis sont recueillis à brassée et rassemblés au val des Rephaïm ; il n'y restera presque rien à glaner, comme à la cueillette des olives : deux ou trois olives à la cime des plus hautes branches, quatre ou cinq sur les meilleurs rameaux – oracle du Seigneur, le Dieu d'Israël.* Et de cette cure d'amaigrissement, il en tirait la perspective suivante : *Ce jour-là, l'homme regardera vers Celui qui l'a fait et portera les yeux vers le Saint d'Israël.* (Is 17, 4-7). C'est ce que je nous propose de vivre un peu maintenant : Et si cette cure d'amaigrissement de notre vie en Eglise nous donnait de regarder un peu plus vers Celui que, chaque dimanche, nous appelons « Père, tout-puissant Créateur », pour continuer de « marcher ensemble » accompagné par le Christ Ressuscité et en vivant davantage dans son Esprit !

1) *Je laisserai chez toi un peuple pauvre et petit ; il prendra pour abri le nom du Seigneur.*

Comme notre prétention est de ne pas chercher à inventer notre vie et le sens à lui donner uniquement à partir de nos propres réflexions et de nos propres sentiments, mais aussi à partir des réflexions et de sentiments des croyants d'avant nous qui se sont posés des questions similaires, continuons de lire la Bible. Le cantique d'Azarias, dans « la fournaise de son temps » avait lui aussi cherché son espérance dans ses racines : *ne romps pas ton alliance. Ne nous retire pas ta miséricorde, à cause d'Abraham, ton ami, d'Isaac, ton serviteur, et d'Israël que tu as consacré...* (So 3, 35). Si Dieu avait assuré à Abraham, Isaac, Israël bénédiction et fécondité, terre et grandeur, vie et paix, il ne peut que rester fidèle à ses promesses, et le dernier mot ne peut être de sa part que miséricorde. Ouvrons donc nous aussi la Bible à l'une des pages les plus noires de l'existence du peuple de Dieu. Nous sommes au 7^e siècle avant Jésus-Christ, au temps de l'expansion assyrienne puis de l'empire babylonien. Les deux grandes capitales des deux royaumes formant le peuple de Dieu (après la division suite à la mort de Salomon), Samarie et Jérusalem, sont rasées, respectivement en 722 et en 587 av. JC. Le peuple de Dieu est exilé de sa terre. Il n'a plus de Temple. Il n'a plus de sabbats ni de fêtes religieuses. Il est déporté dans un monde complètement païen, à Ninive comme à Babylone, avec une question lancinante : Dieu s'intéresse-t-il encore à son peuple ? Qu'est-ce qu'on va devenir ?

La Bible nous a gardé précisément la réflexion notamment de ces prophètes qui ont tenu à garder l'espérance et à la partager ! Parmi eux, autour des années 600 av. JC, Sophonie, celui que nous avons entendu nous dire, le 12 décembre dernier, au 3^e dimanche de l'Avent : *« Pousse des cris de joie, fille de Sion ! Eclate en ovations Israël ! Réjouis-toi, de tout cœur bondis de joie, fille de Jérusalem... Le Seigneur ton Dieu est en toi.. Il te renouvellera par son amour... »* (So 3, 14...18). Mais pourquoi Sophonie exultait-il à ce point dans une époque sombre ? Parce que juste avant, il venait d'écrire cette phrase qui sert de sous-titre à notre journée de recollection : *« Je laisserai chez toi un peuple pauvre et petit qui prendra pour abri le nom du Seigneur ! »* (So 3, 12).

Un autre prophète, plus ancien d'un siècle, le premier Isaïe, avait déjà amplement développé ce thème après la chute de Samarie, et au milieu de l'expérience du siège de Jérusalem par les armées de Sennachérib, siège sur le point de se terminer en catastrophe. Le roi de Jérusalem, Ezéchias, avait fait dire à Isaïe : *« Fais monter une prière en faveur du reste qui subsiste. »* (2 R 19, 4). Isaïe avait répondu : *Le reste, survivant de la maison de Juda, fera de nouveau des*

racines par en bas, et par en haut donnera des fruits. Oui, un reste sortira de Jérusalem, et des survivants, de la montagne de Sion. Il fera cela, l'amour jaloux du Seigneur ! » (2 R 19, 30-31). La prière fut exaucée : l'historien Hérodote raconte qu'une invasion de rats a répandu la peste dans les armées assyriennes bien obligées de lever le camp. La Bible a traduit : *La nuit même, l'ange du Seigneur sortit et frappa cent quatre-vingt-cinq mille hommes dans le camp assyrien. Le matin, quand on se leva, ce n'était que des cadavres.* (2 R 19, 34-35). NB. Les anges ne sont pas que des êtres à plumes, mais aussi des êtres à poils puisqu'ici ce sont des rats qui, aux yeux des croyants, apparaissent comme « messenger » d'un Dieu qui libère son peuple ! Isaïe a alors toujours gardé au fond de lui cette espérance : Le petit reste, les « réchappés » de la catastrophe, sont précieux aux yeux de Dieu. C'est en eux qu'il met toute sa confiance et qu'il continuera de maintenir son projet de liberté. Il compte sur eux pour que tous gardent l'espérance. : *Votre pays n'est que désolation, vos villes sont consumées par le feu ; votre terre, des étrangers la dévorent sous vos yeux, c'est une désolation, comme un désastre venu des étrangers. Ce qui reste de la fille de Sion est comme une hutte dans une vigne, comme un abri dans un potager, comme une ville assiégée. Si le Seigneur de l'univers ne nous avait laissé un petit reste, nous serions comme Sodome, nous ressemblerions à Gomorrhe c'est-à-dire totalement détruits* (Is 1, 9). Or justement, *le Seigneur a laissé un petit reste !* Isaïe ne mâche généralement pas ses mots pour dire au peuple en général que ce qui arrive est la conséquence de son abandon de Dieu, et donc des injustices sociales qui en découlent inévitablement. *Quel malheur de voir ces gens qui déclarent bien ce qui est mol et mal ce qui est bien.. Quel malheur de voir ces gens qui se prennent pour des sages et qui se croient intelligents...* » (Is 5, 20-21). Pourtant le même Isaïe ne cesse de croire que, dans ce peuple, il y aura toujours *un petit reste pour chercher appui auprès de l'unique vrai Dieu* (Is 10, 21-22), qu'*un rameau sortira du vieux tronc de Jessé* et que *l'Esprit du Seigneur sera sans cesse avec lui*. C'est par ce *petit reste*, qu'un jour, sur terre *le loup séjournera avec l'agneau, la panthère aura son gîte avec le chevreau* et les requins de ce monde finiront par *ne plus commettre ni mal ni dommage* (Is 11,1-10) ! Isaïe avait même donné à un de ses fils le prénom de Shear-Yashoub, c'est-à-dire « *Un reste reviendra* » (Is 7, 3). Quelle foi !

Jésus n'est-il pas lui aussi dans la même perspective. Nous oublions trop souvent que Jésus n'a jamais dit « remplissez les églises », « soyez nombreux » mais « *vous êtes le sel de la terre... Vous êtes la lumière du monde* » (Mt 5, 13-14) en sachant qu'il n'y a pas besoin de beaucoup de sel, bien au contraire, pour donner du goût à nos plats. De même la lumière ne dépend pas tant du nombre des lampes que de leur intensité. Cela ne veut pas dire que le projet de Jésus n'est pas universel sinon il n'aurait pas choisi précisément 12 apôtres (et non 8 ou 36), voulant manifester ainsi l'universalité du message et de ses destinataires. Mais s'il en choisit 12, ce sont 12 hommes faibles et non les « *douze légions d'anges que le Père pourrait mettre à sa disposition s'il lui faisait appel* » (Mt 26, 53). Nous connaissons tous aussi les paraboles où Jésus tente de comparer le Royaume à *une graine de moutarde qu'un homme prend et sème dans son champ* (Mt 13, 31) ou *du levain qu'une femme prend et enfouit dans trois mesures de farine* (Mt 13, 33). Toutes les paraboles du Royaume montrent que ce qui est petit, c'est cela qui est grand (thème 2022-2023 du MCR que nous lancerons le 27 septembre). L'attention que Jésus nous demande de porter est justement en fonction de ce Royaume et non en fonction de l'ampleur de nos rassemblements : *Cherchez plutôt son Royaume, et le reste vous sera donné par surcroît. Sois sans crainte, petit troupeau : votre Père a trouvé bon de vous donner le Royaume* (Lc 12, 31-32). Comme il nous faut entendre cette parole du Christ quand nous constatons que le « *troupeau* » est bien « *petit* » !

Jésus ne demande pas d'être nombreux. Il nous demande d'avoir du goût, le goût du Royaume ! Or il y a des virus qui, de fait, font faire perdre le goût ! Pour se limiter au premier des « 5 essentiels » de la vie de l'Eglise, la prière (avec la fraternité, le service du prochain, la formation, l'évangélisation), il faut le reconnaître, oui, il y a des gens qui ont perdu le goût des assemblées dominicales. Mais ce n'est pas nouveau. Nous trouvons cet appel dans l'épître

aux Hébreux : *Ne désertons pas nos assemblées, comme certains en ont pris l'habitude, mais encourageons-nous et cela d'autant plus que vous voyez s'approcher le Jour* » (Hb 10, 25). Mais quel goût ont nos assemblées ? Quand une assemblée est nombreuse, il faut peut-être faire du solennel. Quand l'assemblée est « petite », il faut faire du « fraternel » et pour cela se tourner davantage non vers Dieu tout court, mais vers Dieu le Père, vers un Dieu qui nous regarde et regarde le monde comme la grande famille de ses enfants. Faire du solennel, c'est fêter un Dieu-Dieu, Seigneur, Tout-Puissant. Faire du fraternel, c'est rendre vraiment grâce à un Dieu "Père" ! Son désir est tellement cette unité. Depuis toujours son projet est tout simple et la mort du Christ l'a révélé pleinement : *Rassembler dans l'unité ses enfants dispersés* (Jn 11, 52). Vatican II dit la même chose en définissant l'Eglise comme « *en quelque sorte dans le Christ, le sacrement, c'est-à-dire le signe et le moyen de l'union intime des hommes entre eux et avec Dieu* » (L.G. § 1). Pour dire les choses autrement, notre vie d'Eglise n'a qu'un objectif, être au milieu d'un monde qui a bien du mal à y croire, une maquette vivante de ce projet de Dieu, un lieu où l'Esprit de famille du Père et du Fils se vit entre humains. Dans une famille, l'Esprit de famille n'a rien à voir avec le nombre de ses membres, mais avec l'intensité avec laquelle il est vécu. En fait, chrétiens, croyons-nous vraiment que nous sommes en familles avec Dieu comme Père et Jésus comme grand frère ? Si nous nous étions mis un tout petit peu à croire vraiment à cette paternité de Dieu, mais nous nous interdirions de nous mettre à genoux dans les églises ! Dans notre culture occidentale, devant un Seigneur, oui, on se met à genoux ! Pas devant son père...

Or notre monde a besoin de découvrir que nous croyons au Père des cieux, et pas à Zeus ! « Quand Dieu est compris comme pouvoir absolu qui gouverne et impose sa Loi par la force, il en sort une religion fondée sur la rigueur, le mérite et le châtement. Quand Dieu est ressenti comme bonté et miséricorde, on voit naître une religion fondée sur la confiance » (José Antonio Pagola, Jésus, Cerf, 2012, p. 335). Arrêtons de croire « en Dieu », puisque (comme disait par exemple St Cyrille d'Alexandrie) ce mot de « Dieu » est un nom commun à toutes les religions, et *convertissons-nous* au Père de Jésus, car, pour nous, c'est son nom propre... Plus « les pécheurs » que nous sommes se reconnaîtront comme des frères et sœurs et plus les humains se sentiront rejoints fraternellement, plus ils pourront finalement découvrir par là qu'ils sont eux aussi « fils » d'un tel Père ! L'essentiel n'est pas de faire nombre, mais de s'aimer : « *Je vous donne un commandement nouveau : c'est de vous aimer les uns les autres. Comme je vous ai aimés, vous aussi aimez-vous les uns les autres. À ceci, tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples : si vous avez de l'amour les uns pour les autres.* » (Jn 13, 34-35). Les nourritures de ce monde seront fades si, chrétiens parce croyants en un Dieu Père, nous n'y mettons pas notre grain de sel, le goût de la fraternité !

Réflexion à 2 ou 3 : Comment réagissons-nous ? Quelles questions ? Quels désirs ?

2) Un visage nouveau pour une Bonne Nouvelle

Nous, retraités d'aujourd'hui, nous sommes nés avec le concile Vatican II, avec mai 1968, avec un monde en pleine prospérité tourné vers un avenir que nous avons envie de bâtir ensemble, entourés de partis politiques clairs, avec des syndicats forts, avec des orientations offertes par eux et encore bien suivies... Nous sommes peut-être même nés dans des familles de 3, 4, 5 enfants ou plus, avec un profond respect bien obligé pour nos parents, le curé, le maire et l'instituteur ! La perspective du petit nombre ne nous a pas été familière, y compris au niveau ecclésial. Aujourd'hui les générations qui nous succèdent naissent dans un monde tellement plus solitaire pour chacun, avec un avenir non perceptible et plutôt sombre, avec une planète qui se dégrade, avec des réseaux sociaux qui cueillent perpétuellement le présent et donnent à l'instant T toute les actualités en cours... mais brutes de décoffrage sans recul ni relecture, chacun étant renvoyé à sa propre interprétation. Avoir des amis sur facebook, oui, mais se rencontrer dans une association, faire quelque chose ensemble dans la durée (cf les clubs de foot de nos villages qui ont bien du mal, non pas à recruter, mais à fixer leurs joueurs

dans un engagement hebdomadaire régulier ! Etc..) ? A la rigueur, aller à la veille de Noël, baptiser son enfant, enterrer la grand-mère à l'église, oui... mais aller à la messe chaque dimanche ???

Alors ? Alors, soit nous considérons la situation actuelle comme un temps provisoire en attendant de pouvoir revenir au monde d'avant, et nous trouvons des palliatifs... soit nous considérons que tout est fichu et que notre vie en Eglise est à placer en soins palliatifs avant que mort s'en suive... soit cette situation devient pour nous appel du style que celui que Jérémie adressait au peuple de Dieu : « *Combien de temps, fille rebelle, vas-tu encore vagabonder ? Le Seigneur crée du nouveau dans le pays !* » (Jr 31, 22)... Et si au lieu de nous désoler, nous cherchions à voir d'abord ce qui surgit et non pas qu'est-ce que nous avons perdu ? Et si le moment était là de découvrir un Dieu qui fait du neuf parce que le monde a besoin de cette nouveauté ! Et si c'était l'occasion de chercher dans l'espérance à vivre ce qui est à vivre... Oui nos églises se vident, mais n'est-ce pas en découvrant le vide du tombeau que la foi au Christ ressuscité est vraiment née ? C'est dans le vide du tombeau que des anges se sont mis à indiquer aux femmes ou aux disciples qu'il fallait chercher ailleurs la présence du Ressuscité.

Pour nous aussi, des anges, des « messagers » nous parlent. Ecoutons-les : 18 ans avant de devenir le pape Benoît XVI, il y a déjà plus d'un quart de siècle que Joseph Ratzinger écrivait (Le sel de la terre, Flammarion, 1987, p.16). « *Peut-être devons-nous dire adieu à l'idée d'une Eglise rassemblant tous les peuples. Il n'est pas exclu que nous soyons au seuil d'une nouvelle ère, constituée tout autrement, de l'histoire de l'Eglise, où le christianisme existera plutôt sous le signe du grain de sénevé, en petits groupes, apparemment sans importance, mais qui vivent intensément pour lutter contre le mal et implantent le bien dans le monde : qui ouvrent la porte à Dieu....* ».

Et voilà que le pape François dit aux jésuites à Malte, le 3 avril dernier : « *Le pape Benoît a été un prophète de cette Eglise du futur, une Eglise qui deviendra plus petite, perdra de nombreux privilèges, sera plus humble et authentique, et trouvera l'énergie pour l'essentiel... Ce sera une Eglise plus spirituelle, plus pauvre et moins politique : une Eglise des petits* ». Un de ses proches, le cardinal Jean-Claude Hollerich, archevêque de Luxembourg, rapporteur général du Synode sur la synodalité, interviewé dans la Croix le 22.1.2022, disait : « *Il nous faut bâtir une Eglise sur la foi. Nous savons désormais que nous sommes et que nous serons une minorité. Il ne faut ni s'en étonner ni s'en lamenter* ».

En fait ? St Augustin disait déjà un peu cela au 5^e siècle, dans son langage : *Nous ne devons pas nous émouvoir de voir beaucoup d'hommes s'aller au démon, et peu suivre Dieu. Le froment, en quantité, est inférieur à la paille. Comme le laboureur sait quel usage faire de ce monceau de paille, de même Dieu, face au grand nombre de pécheurs. Il sait ce qu'il fera pour que l'administration de son royaume n'en soit ni troublée ni souillée. Il ne faut pas croire non plus que le démon ait remporté une grande victoire pour avoir gagné beaucoup à sa cause, car, avec ce grand nombre, il sera vaincu par le petit nombre... Ainsi des deux cités, l'une composée d'impies, l'autre de saints. Elles existent depuis le commencement du monde jusqu'à la fin des siècles.* (St Augustin, Catéchèse des débutants § 31, in : Le catéchuménat des premiers chrétiens, les Pères dans la foi 60, p. 71-72)...

Lors de la visite à Rome, en janvier dernier, d'une quarantaine de représentants des mouvements d'action catholique (dont le MCR), il y eut une longue rencontre avec le cardinal Pietro Parolin, « numéro 2 » du Vatican. A un moment a été abordée l'évolution de la société française, et le déclin du catholicisme. Songeur, le cardinal, discret et habituellement avare de confidences, a alors dit en français : « *Quand je regarde Rome, le soir, sur ma terrasse, je me dis qu'il y a deux mille ans, ils sont arrivés à deux.* ». L'envoyé spécial permanent de la Croix au Vatican qui rapportait l'événement rajoutait : « Sans doute aussi faut-il y voir là une

preuve de confiance et d'espoir de la part de l'un des plus hauts responsables de l'Église, qui a consacré ce jour-là quasiment deux heures à rencontrer ces catholiques français. Pourtant, ces fidèles sont parfois considérés, en France, comme appartenant à des mouvements en voie de disparition.... Peut-être le cardinal Parolin a-t-il imaginé en eux des descendants de Pierre et Paul ? (Loup Besmond de Senneville, Lettre du Vatican du 22 janvier 2022).

Pour ne pas conclure....

« Peut-être le cardinal Parolin a-t-il imaginé en (nous) des descendants de Pierre et Paul ? » De fait, dans nos équipes MCR, nous avons l'expérience de vivre en petits groupes, de partager la Parole de Dieu, de nous écouter et de nous rendre ainsi un peu plus frères et sœurs les uns des autres en prenant à cœur la vie du monde et de nos contemporains. Après avoir « vu » cette vie d'aujourd'hui, notamment celle des retraités, et après l'avoir « jugée » (aujourd'hui on dirait « débriefée » !) à la lumière de la Parole de Dieu, nous nous savons envoyés pour « agir », missionnaires au cœur du monde, avec l'Esprit du Christ. En plus, de temps en temps, il nous est même offert des journées de récollection pour célébrer ensemble la présence de celui qui ne cesse de nous dire, dans la continuité de ce qu'il avait dit déjà à Moïse, : « *je suis avec vous* » mais en rajoutant « *tous les jours, jusqu'à la fin du monde* » (Mt 28, 20).

Ce que nous vivons au sein du MCR peut être pour notre monde, et déjà pour nos paroisses, une bonne nouvelle. Oui, nous vivons une période d'exil comme lorsqu'à Babylone, le peuple d'Israël n'avait plus que la promesse de Dieu, sa parole sur qui s'appuyer. Même vivre en équipe MCR nous apprend déjà que si un jour nous n'avons plus besoin d'occuper les 42 000 lieux de culte ou autres chapelles du territoire français, et même si nous n'avons plus assez de prêtres pour vivre l'Eucharistie régulièrement, nous aurons toujours la possibilité de nous retrouver pour regarder la vie, être rejoints par la Parole, et « devenir ensemble » pour transmettre l'Espérance que nous recevons même si nous ne sommes pas nombreux ! D'où l'importance de développer des groupes bibliques, d'où l'importance des rassemblements dominicaux autour de la Parole (et sans vouloir copier le rite eucharistique), d'où l'importance surtout d'une vie de fraternité entre nous. Notre monde a tellement besoin de voir que vivre dans la fraternité, c'est possible, c'est réalisable !

Pour cela, continuons de croire aussi les uns dans les autres, une foi appuyée sur ce que St Paul écrivait aux Corinthiens et que la démarche synodale de notre Eglise actuelle voudrait renforcer : *Chacun* (et pas seulement les curés, les évêques ou les papes, mais tout baptisé) *chacun reçoit le don de manifester l'Esprit en vue du bien de tous. À celui-ci est donnée, par l'Esprit, une parole de sagesse ; à un autre, une parole de connaissance, selon le même Esprit ; un autre reçoit, dans le même Esprit, un don de foi ; un autre encore, dans l'unique Esprit, des dons de guérison ; à un autre est donné d'opérer des miracles, à un autre de prophétiser, à un autre de discerner les inspirations ; à l'un, de parler diverses langues mystérieuses ; à l'autre, de les interpréter. Mais celui qui agit en tout cela, c'est l'unique et même Esprit : il distribue ses dons, comme il le veut, à chacun en particulier.* (1 Co 12, 8-11)

Certes la question du nombre ne peut pas être mise de côté. Elle nous interroge, car un grain de sel tout seul ne peut guère donner du goût à tout un plat et une lampe à pétrole ne peut guère illuminer un stade, mais il semble que Jésus nous ait laissé entendre qu'il suffit d'être 2 ou 3 ensemble pour qu'il soit là, lui la Lumière du monde, lui le Ressuscité ! Alors peut-être qu'au lieu de continuer à nous poser pendant toute une journée la question de savoir « qu'est-ce qu'on devient ? », celle qu'il conviendrait de nous poser ne serait-elle pas plutôt « Avec qui devient-on ce qu'on est ? » et surtout « Pour qui devenons nous ce que nous ? » dans l'Esprit de ce Jésus qui au moment où son devenir devenait tragique résumait son être avec cette parole « Mon corps et mon sang (ce que je deviens !) c'est pour vous »...

Temps d'échange à 2 ou 3 :

La synodalité est au service de la mission de l'Église, à laquelle tous ses membres sont appelés à participer. (Piste V ; Coresponsables dans la mission, des pistes pour une Église synodale). Comment pourrions-nous, dans nos équipes MCR, vivre davantage la fraternité entre nous et dans le monde des retraités ? Comment pourrions-nous aider nos paroisses à être vivantes d'une manière nouvelle ? Quelles sont nos possibilités et nos limites ?
